



# VIVRE C'EST RISQUER

Jeanne Benameur

Roman



Extrait de la publication



EDITIONS  
THIERRY  
MAGNIER

# VIVRE C'EST RISQUER

Jeanne Benameur



EDITIONS  
THIERRY  
MAGNIER

Quatre romans, quatre jeunes vies prêtes à franchir un seuil.

*Quitte ta mère*

Comme chaque année Bastien va passer l'été chez son grand-père. Mais cette fois, accablé par la mort de sa femme, le vieil homme ne va pas bien.

*Si même les arbres meurent*

Dans un couloir d'hôpital, deux enfants attendent, leur père alpiniste est dans le coma. L'attente est moins éprouvante grâce à la bienveillance d'un balayeur...

*La Boutique Jaune*

Marion passe tous les matins devant la boutique jaune, elle l'attire. Un vieil homme Adalbert lui en raconte la bouleversante histoire.

*Une heure, une vie*

Les parents d'Aurélie se sont séparés sans rancune. Dans le train qui la ramène chez sa mère, elle se raconte des histoires, chaque fois différentes, et qui la font pleurer, pour pouvoir dire sa peine, elle s'en invente.

Collection animée par Soazig Le Bail, assistée de Claire Beltier.

# Table des matières

Quitte ta mère .....	5
Si même les arbres meurent .....	69
La Boutique Jaune .....	138
Une heure, une vie .....	225

# Quitte ta mère

# Table

1 .....	8
2 .....	13
3 .....	17
4 .....	20
5 .....	24
6 .....	28
7 .....	32
8 .....	34
9 .....	38
10 .....	42
11 .....	47
12 .....	52
13 .....	57
14 .....	60
15 .....	64
Épilogue .....	67

À Guillaume  
À Christian et Éric

# 1

«**C'**est pas vrai! C'est pas vrai! Qu'est-ce que j'en ai foutu d'ce ticket? Oh non!»

Dans la tête de Bastien vient de surgir le visage de sa mère. Son sourire ironique. Il l'entend comme si elle était là: «Ben dis donc, Bastien, c'est encore le sketch du ticket? Tu nous l'as déjà fait, celui-là!» Elle n'est pas drôle. Elle n'est pas drôle du tout quand elle fait cette tête-là et que lui, il cherche désespérément son ticket de métro devant le tourniquet. C'est vrai qu'il les perd souvent les tickets. Et même, pas que les tickets! On dirait qu'il est fait pour ça: perdre des trucs. Il perd tout.

Tiens, ben, tant mieux qu'elle soit pas là! Au moins il évite qu'elle se foute de lui.

En attendant, il a été obligé de se mettre sur le côté pour ne pas gêner les gens qui avancent, glissent leur ticket dans la fente et poussent le tourniquet... Tous pressés, tous chargés. Et les valises à roulettes, et les sacs énormes. On voit bien qu'on est entre les retours et les départs en vacances: fin juillet, c'est le pire. En plus, il y a des CRS plein la gare Montparnasse et il n'aime pas, lui, avoir l'air «pas comme les autres», avec ses mains qui retournent ses poches, fouillent partout. Il a l'impression que tout le monde le regarde. Ça y est! Dans la chaussette droite! Il a glissé son ticket dans sa chaussette tout à l'heure. C'était au moment où il se disait qu'il était un espion international qui tentait de s'échapper du pays. Hé! Faut bien s'en raconter quand on s'embête! Il a horreur d'aller à la gare tout seul pour prendre son aller-retour Paris-La Rochelle. Cette année, c'est la nouveauté, sa mère l'envoie la veille du départ pour éviter la queue le jour même et le stress. Oui, comme un grand,

c'est ce qu'elle a dit... comme si ça lui faisait plaisir à lui... de se taper la corvée de faire la queue derrière les vrais grands, ceux qui le dépassent, qui font semblant de ne pas le voir pour lui piquer sa place. Oh, il connaît par cœur! Quand elle dit «comme un grand, mon chéri!» avec un magnifique sourire, c'est la corvée assurée.

En attendant, la première épreuve est passée: il a retrouvé son ticket et hop! le voilà lui aussi à l'intérieur de la gare. Depuis le temps, il se repère facilement. Tous les ans, pour le mois d'août, c'est La Rochelle, chez son grand-père.

Le grand escalier roulant l'embarque. Par l'immense baie vitrée, il regarde le manège. La honte qu'il s'était tapé le jour où sa mère était montée sur le cochon. Elle riait comme une folle, elle s'amusait visiblement. «Ah mon chéri, ça fait tellement longtemps que j'en avais envie!» Elle est comme ça. Par moments, elle peut faire des trucs complètement dingues et puis à d'autres, elle va lancer «Tiens-toi droit, mon chéri. On est à table». Bon. Elle est comme ça. Son grand-père Grégoire, il dit que déjà toute petite, elle n'en faisait qu'à sa tête et Mamyvonne, quand elle vivait encore, elle ajoutait, elle, que bien sûr c'était pas de cette façon qu'on faisait les ménages solides...

Ça, c'était pour le père de Bastien. Cinq ans maintenant qu'il était parti. Définitivement parti. Cinq ans, c'est même pas long. Bastien regarde le manège et se rappelle un jour bien plus ancien où son père et sa mère l'avaient fait monter sur le grand cheval. Il en avait envie mais il avait peur. Il était haut le grand cheval blanc. Ils l'avaient tenu tous les deux pour qu'il puisse tourner sans tomber. Il était tout petit, quatre, cinq ans peut-être. Ils avaient dû venir chercher les sacro-saints billets pour La Rochelle. Comme à chaque vacances.

Mais depuis cinq ans, il n'y a plus qu'un seul billet à prendre. Un aller-retour Paris-La Rochelle, en seconde, non-fumeur, côté couloir, s'il vous plaît, pour pouvoir aller faire pipi tranquille, sans déranger personne. Il se rappelle trop le voyage épouvantable qu'il avait fait à côté d'une petite mémé charmante mais endormie, qui ronflait, la bouche ouverte, et pas moyen de passer pour aller aux toilettes. Un enfer.

Tiens, il a de la chance. Il n'y a pas trop de queue. Bon. Tout va être vite fait et il va pouvoir rentrer faire sa valise tranquille. Super.

Dans le métro, au retour, Bastien n'arrête pas de s'assurer que son aller-retour est bien toujours dans sa poche arrière. Manquerait plus qu'il le perde!... Alors là, il préfère ne pas y penser. L'horreur totale! En arrivant devant son immeuble, il est tellement pressé qu'il ne voit même pas qu'il est attendu.

– Hé tu peux dire bonjour, non... ça fait j'sais pas combien d'temps que j't'attends!

C'est la voix un peu rauque, traînante, de Yassine, son meilleur copain.

– J't'avais pas vu! Qu'est-ce que tu fous là?

– Ben j't'le dis! J't'attends! Y a Nicolas et Perez qu'ont un plan...

– C'est quoi?

Les plans de Nico, vaut mieux s'en méfier... La plupart du temps, ils tournent plutôt mal. Le dernier lui a valu un mois sans argent de poche. C'était dur mais la mère de Bastien ne rigole pas avec la discipline. Nico s'était mis en tête de refaire un truc qu'il avait vu dans un vieux film. Pendant le cours de Delbarre, le prof d'histoire, il avait décidé qu'ils avanceraient tous leurs chaises et leurs tables en même temps dès que le prof aurait le dos tourné, mine de rien. Manque de pot, ça faisait un bruit d'enfer et, en plus, ils n'étaient plus que sept à pousser leurs tables quand il s'est retourné. Inutile de dire que la suite avait été très dure! Convocation au bureau du principal. Charmante lettre aux parents et colle! Bon. Dans le film, les mecs devaient être plus solidaires et le bruitage mieux fait.

Bastien se rappelle aussi la séance qui avait suivi à la maison. Une catastrophe. Et sa mère qui s'était mise à pleurer pour finir en sanglotant que de toute façon, ça allait être de pire en pire avec l'adolescence et que c'était quand même pas de sa faute s'il n'y avait pas d'homme à la maison.

Ce sont ces paroles qui lui avaient fait le plus de mal. Plus que toutes les histoires d'argent de poche et les retenues et l'engueulade. La voir pleurer, il n'y arrivait pas. Si elle, elle pleurait, alors, il n'y avait plus rien de solide sur cette terre et les gouffres pouvaient s'ouvrir partout.

– Attends, Yassine, moi, les plans d'Nico, merci. Depuis l'dernier, tu vois, ça va bien, j'ai pas envie d'une nouvelle galère!

- Mais tu sais même pas ce que c’est!
- Ben c’est parfait. J’ai pas envie d’savoir.

– Oh! t’as la trouille ou quoi?

– Écoute, Yassine, ma mère, elle me fout pas la paix, c’est clair? Elle est toujours sur mon dos. Et là, j’veux pas d’embrouille. Elle est trop pot d’colle, ma mère, tu t’rends pas compte! Toi, tu fais c’que tu veux, t’as d’la chance, moi pas.

– Dis pas ça, t’es con! Toi, ta mère, tu dis qu’elle est pot d’colle mais elle reste avec toi, elle s’intéresse. Moi, chez moi, on m’calcule pas. J’suis là, j’suis pas là, j’m demande même s’ils le savent. J’existe pas.

– Oui, ben des fois, j’aimerais bien exister un peu moins... ça m’ferait du bien.

– Tais-toi, va! Tu sais pas ce que c’est.

– Excuse-moi, j’pensais pas ce que j’ai dit...

– Allez, c’est pas grave. On laisse tomber pour le plan de Nico, c’est vrai que c’est encore foireux... genre rentrer chacun son tour demander à la boulangère un truc délire, quoi, un truc qu’y a pas dans les boulangeries, histoire de voir sa tête...

– Ouais, il a dû encore trouver ça dans un vieux film.

Yassine et Bastien se mettent à rire. Ils aiment beaucoup Nico. Tant pis s’il est passionné de vieux films noir et blanc. Ils l’aiment bien quand même.

– Toi, tu pars quand?

C’est le moment le plus difficile. Bastien regarde la rue. Il y a moins de voitures garées, c’est les vacances. Tout le monde part.

– Demain.

– Quoi? T’aurais pas pu l’dire avant?

L’indignation de Yassine est montée jusque dans ses yeux. Ils deviennent brillants, un éclat dangereux annonciateur d’orage que Bastien a appris à connaître. Ils sont dans la même classe au collège depuis la sixième et déjà ils étaient dans la même école depuis le CM1.

– T’énervé pas, Yassine. J’aime pas les départs. J’aime pas les au revoir et tout ça, tu l’sais bien.

Yassine ne répond pas.

– D’habitude, quand j’vais à La Rochelle, toi, t’es déjà parti depuis longtemps...

Le silence de son ami, en face de lui, est coupant comme une lame effilée.

– Yassine, allez, dis quelque chose !

– Tu sais bien que justement, cette année, c'est pas pareil.

Bastien râcle le bout de sa basket sur le trottoir. Oui, cette année, c'est pas pareil. Toute la famille de Yassine reste à Paris. Il y a trop de morts horribles en Algérie. Ils ont décidé qu'ils ne partiraient pas. C'est tout près de leur village qu'a eu lieu le dernier massacre et Bastien se rappelle encore les terribles yeux noirs de Yassine quand il a levé la main pour qu'on arrête d'en parler, dans la cour de récré. Yassine n'a jamais pleuré devant personne.

– Je sais que c'est pas pareil, cette année...

Et Bastien ajoute, très bas, comme pour lui-même :

– Je crois que c'est pour ça que j'arrivais encore moins à en parler. M'en veux pas, Yassine, s'il te plaît.

Bastien sait que Yassine peut comprendre, même si le chagrin chez lui prend la forme d'une pierre dure, sombre, qu'on sent prête à être lancée. Yassine regarde Bastien. Et Bastien sait que la pierre a été envoyée loin, très haut vers le ciel où les dieux des hommes s'affrontent. Les deux amis ne s'affronteront pas.

– J'vais rentrer... Et t'oublies pas, hein ? Tu dis bonjour aux mouettes pour moi.

– J'oublierai pas, Yassine.

Leurs deux paumes claquées l'une contre l'autre. Et puis l'accolade. Déjà Yassine s'éloigne de sa démarche souple et rapide. Au coin de la rue, il ne se retourne pas mais lève la main. Bastien attendait, il lève la main aussi. Il est sûr que son ami sait que son dernier salut lui a été rendu.

## 2

Bastien monte les cinq étages sans s'arrêter. L'ascenseur, c'est pour les vieux.

Maintenant, c'est le moment des bagages, et ce n'est pas le plus facile, il le sait.

Directement dans sa chambre, il s'enferme. Pas moyen de faire autrement. S'il laisse la porte même seulement entrouverte, sa mère finira par entrer, elle se postera dos au mur, l'air de rien, style «Tu n'as pas besoin de quelque chose, mon chéri?» et cinq minutes après, elle sera le nez dans ses affaires à râler «Tu appelles ça "plié"? Ah mais tu veux rire!». Ou «Et qu'est-ce qu'il est devenu le T-shirt marron avec l'ours, celui que je t'ai acheté l'autre jour, que j'aime bien?». Et l'enquête commencera, on mettra tout sens dessus dessous avant qu'elle s'écrie «Ah!... mais c'est vrai!... j'l'ai mis à laver!».

Entre-temps, Bastien aura perdu tous ses points de repère.

Parce que partir, il n'aime pas. Que ce soit pour l'école ou pour les vacances, il n'aime pas.

Le pire, c'est quand il doit partir, un été sur deux, passer le mois de juillet avec son père. Là, c'est une véritable catastrophe, le départ. Les vacances à La Rochelle, c'est déjà plus tranquille. Tous les ans, au même moment, ça aide.

Mais pour réussir à partir tranquille, il lui faut deux trois cérémonies bien à lui et c'est comme ça. Jamais sa mère ne comprendra. Il faut qu'il soit tout seul. Tout seul.

Il a beau avoir treize ans, c'est pas facile.

Enfin depuis deux ans, il a réussi : les bagages, c'est porte fermée. Pas question qu'elle pointe le bout de son nez.

N'empêche... elle lui parle de la cuisine. Il répond par monosyllabes. Elle continue. Il entend vaguement «K-Way». Il connaît le reste de la liste par cœur. Quand on va chez papy Grégoire, il faut emporter: les bottes en caoutchouc, le K-Way, le maillot de bain, la serviette de plage... Mais comment oublier puisque c'est au bord de la mer? Elle le prend pour un débile!

Il fourre tout pêle-mêle dans son sac. Il mettra les quelques rares T-shirts bien pliés sur le dessus. Stratégie. Au cas où elle ouvrirait.

Il garde pour la fin le plus précieux: ses cassettes, son baladeur, sa boîte à secrets. La longue boîte plate en bois foncé donnée par sa grand-mère: le plumier de petite fille de Mamyvonne. Griffé par endroits, taché d'encre à d'autres. Une inscription déchiffrable: ZOZO dans un coin du couvercle, à l'intérieur. Jamais sa grand-mère n'a pu lui dire d'où provenait ce ZOZO «C'est si loin, mon p'tit gars...», et le sourire tout fondant de cette Mamyvonne qu'il adorait. Mais comment deux parents si doux et si calmes avaient-ils pu lui faire une mère aussi compliquée et stressante?

Elle toque à la porte.

– Quoi?

Il a pris son ton rogue, très exactement le sien quand elle ne veut pas être dérangée. Il a bien appris.

– Hé, le grand voyageur! Tu sens ce que j'ai préparé?

Il entrouvre la porte. Ça embaume la pizza! Quand même, elle a du bon! Mais pas question de céder pour autant, de la laisser entrer. Elle ne le fera pas capituler par le ventre, que diable!

– OK, à tout à l'heure...

Ça y est. Elle a tout d'un coup le visage qui s'amenuise, tous les traits comme resserrés par une sale main. Sa «tête de p'tit torchon». Ça, il ne supporte pas.

Il rouvre la porte de sa chambre.

– Hé m'man! C'est super! On va s'faire un p'tit plateau télé! et il lui colle un bisou dans les cheveux.

Il n'en faut pas plus pour qu'elle reprenne sa jolie tête de chat et, le ton guerrier:

– Tu n'oublies pas ton K-Way hein?

Cette fois, ils éclatent de rire tous les deux en se regardant.

Bastien est retourné dans sa chambre, sa mère à la cuisine. Il ouvre sa précieuse boîte. Ses secrets sont là. Un papier plié,

rouge foncé, on dirait une place de cinéma ou de concert. Une médaille donnée par un copain qui est parti il y a trois ans en Afrique – depuis plus de nouvelles – l’oubli? et puis deux petits cailloux et une montre sans verre, sans aiguilles, juste le mécanisme à nu, un vrai trésor.

Il entoure sa boîte de deux gros élastiques pour qu’elle ne s’ouvre pas pendant le voyage.

Mais avant, il a passé trois fois sa main sur le bois lisse en essayant de ne penser à rien du tout. Ça a marché! Il peut la ranger. Dans un creux, tout au fond, sous les chaussettes.

Miracle! Sa mère n’a pas encore appelé.

Il continue la cérémonie du départ.

Il touche le poster au-dessus de son lit. Il touche le portrait de son père sur son bureau. Et puis il embrasse très fort Bourricot, son vieil âne pelé au museau, adoré, toujours présent au pied du lit. Sous le sommier, il a bourré les magazines, les livres, et peut-être une chaussette ou deux. Avec un peu de chance, elle n’ira pas voir. Et ça y est. Il est prêt. Il peut aller dîner. Demain, il partira tranquille. Tout est en ordre.

Quand Bastien arrive au salon, elle a tout préparé. Sur la petite table basse en bois, la pizza grande taille prend toute la place. Il adore. La pièce est juste éclairée par une lampe à la lumière douce et elle a préparé trois bougies. Elle dit toujours :

– Les bougies, jamais en nombre pair. Il ne sait pas pourquoi. C’est comme ça! a-t-elle répondu un jour. Je ne sais pas moi-même pourquoi, mais c’est comme ça!

Elle lui sourit. Cidre et pizza chaude, c’est trop bon! Avec les cacahuètes salées et les chips pour commencer, c’est royal!

– Bon, et alors, quand tu seras chez papy Grégoire, tu te tiens bien, hein? Et tu ne perds pas tes bonnes habitudes?

– Maman!

– Bon d’accord, j’arrête mais une chose, Bastien, une, promets-moi...

Elle a son air grave d’Indienne qui voit partir le guerrier sur le sentier plein de trous de la guerre.

– Je promets. C’est quoi?

Mais déjà il sent dans sa poitrine quelque chose qui se serre. Ça coince fort. L’histoire du sang – des ventricules et des oreillettes

– a des ratés au niveau de ses tempes, au bout de ses doigts. Il sait de quoi elle va parler. Et il a envie de ne pas entendre. Surtout pas.

– Écoute-moi, Bastien, si tu vois que papy commence à trop... à trop...

Même elle, a du mal. Les paroles n'arrivent pas. Alors quoi? Elle va se perdre dans des mots qui vont tourner autour, qui n'osent pas dire la chose toute crue, toute moche.

– S'il se met à boire, c'est ça?

Les sons sont sortis de sa gorge comme on crache. C'est rauque une voix quand elle cache des larmes. Elle le regarde avec tant de douceur. Triste, si triste.

– Oui, mon petit chéri, exactement. Promets-moi que tu iras te coucher. Promets-le-moi. Dis que tu es fatigué, dis n'importe quoi, mais ne reste pas. Je ne veux pas...

Il en faudra, des bulles, au cidre, pour que ça se remette à pétiller.

– Promis, m'man. Promis.

– On n'en parle plus, mon chéri. Maintenant, c'est la fête.

Il faut du temps pour que ça revienne, la fête, quand on n'est que deux. Peut-être que dans les familles où on est nombreux, ça va plus vite. Il y en a un qui sort un truc, n'importe quoi, juste pour rire ou faire râler un autre, et c'est reparti la vie, la famille quoi!

Ici, c'est plus dur.

Mais tout ce qui se passe a lieu vraiment. Ils ont le temps de creuser dans les cœurs, les mots, de faire leur empreinte. Le sourire revient plus lentement mais on sait les efforts que ça demande, on a le temps de les mesurer. À l'intérieur.

Ce qu'il y a de formidable, c'est que la fête revient.

Cette fois, sa mère s'est levée pour allumer une bougie et lui, il lui a emprunté le geste, parce que allumer une bougie, ça fait du bien.

Il craque une allumette, il voit la mèche prendre et la petite lumière vaciller puis trouver sa force bien droite comme si quelque chose la tirait vers le haut. C'est beau.

C'est reparti.

Ils trinquent au cidre.

### 3

Le lendemain matin, c'est comme à chaque fois : chaque départ, la même course. Bastien a beau mettre son réveil à l'avance, rien à faire. Il y a toujours quelque chose au dernier moment et ça recommence...

Au bout du compte, ils se retrouvent, sa mère et lui, à galoper, elle râlant, lui portant le sac, dans les couloirs du métro. Bien entendu, elle serine :

– Ah cette fois, c'est fichu, c'est fichu ! On l'aura pas ! Et ton grand-père qui va t'attendre ! Comment on va le prévenir ?

Bastien ne répond pas. De toute façon, tout ce qu'il pourrait dire ne servirait à rien. Il faut qu'elle aille au bout de ses récriminations. C'est sa façon à elle de lui glisser qu'elle est triste de son départ, que tout à l'heure elle sourira sur le quai avec juste le petit tremblement au coin de la joue qui annonce que les larmes aussi ont envie de sortir. Soleil et pluie à la fois, c'est bien elle ! Pas toujours facile de saisir l'arc-en-ciel.

Enfin, elle l'a installé, a casé son sac. Elle le contemple, assis sur son siège TGV velours rayé vert, jaune et gris.

– Tu es bien ? Ça va ? Tu as tout ce qu'il te faut ? Tu ne veux pas un autre magazine ?

– Non m'man, merci. Mais, faudrait que tu descendes, on va pas tarder à partir...

– Oui, oui. Remarque ça serait drôle...

Elle a son petit air rêveur. Drôle pour qui ?

– Allez j'y vais !

– OK, mam'.

– Tu n’oublies pas de m’appeler dès que tu arrives, hein? Tu me laisses un message?

– Oui, m’man. C’est promis.

Elle lui passe la main dans les cheveux. Elle l’embrasse encore. Il met son casque, sort une cassette. Il a horreur des départs.

Le petit visage sur le quai. Elle lui fait une grimace. On voit qu’elle n’arrive pas à bien le distinguer. Les vitres de TGV ont toujours un effet opaque. Les parents ont l’air de chercher leurs enfants comme si déjà ils n’étaient plus très sûrs qu’ils soient là. Elle fait au revoir. Ça démarre.

Il ne se retourne pas pour la voir attendre toute seule sur le quai puis s’en aller. Il ne veut surtout pas penser à elle.

Elle chasse cette larme ridicule. Son fils ne part pas au bout du monde, quand même!

Il repousse cette mèche de cheveux qu’elle a encore décoiffée tout à l’heure. Bon!

Tiens, elle va aller s’acheter un croissant, un beau croissant bien rond et elle se fera un plaisir de répondre à l’inévitable «Beurre ou ordinaire?» Ordinaire! C’est les seuls qui soient ronds.

Il choisit sa cassette de musique irlandaise, celle qu’il met le matin dans la salle de bains pour se donner la pêche.

Croissant-journal et de retour à la maison un petit café... Non! Mieux! Un crème dans un bistrot qu’elle ne connaît pas. Et le bruit, et les gens. Ce sera bien...

Ça y est! La banlieue commence à se donner des allures de province: petites maisons et gazons. Il pense au jardin de papy Grégoire. Au fond du jardin.

Elle est installée devant la tasse vert foncé, bien chaude. Elle regarde les gens. La terrasse est presque vide. Il est si tôt. Elle n’est jamais dehors à cette heure-là d’habitude...

Dans la resserre à outils, il a sa cache sous un vieux pot, tout à droite, contre le mur, sur l'étagère grise. Il se laisse des mots sous le pot pour son prochain séjour, tous les ans.

Bon, ce soir, elle va sortir. Ce n'est pas parce que Bastien est parti qu'elle va se morfondre. Appeler les copines. Se faire un petit resto sympa. Aller danser peut-être...

Chez papy Grégoire, c'est l'unique endroit au monde où il soit vraiment seul. À Paris, il y a les copains, et chez son père, là-bas, il y a les jumelles, les filles de Laura, sa nouvelle femme. Finalement, il aime bien être seul même s'il a un peu peur de s'ennuyer.

Elle a fini son café. Elle se lève. Il fait beau. C'est une chance.

Il a penché un peu la tête. Il fait beau. C'est une chance.

Du temps passe. Le temps d'un voyage. Et ce n'est pas le même.

## 4

Quand Bastien descend du train, il voit tout de suite son grand-père au bout du quai. De la mer, le vieil homme a gardé l'habitude de ce regard qui balaie tout, comme s'il était sur le pont d'un navire.

Pourtant son navire à lui, ce n'était pas un fier galion avec dunette et haubans. Non, son navire, c'était un chalutier. Un chalut comme on dit ici.

Mais pour Bastien, quand il était encore si petit que tout lui était palais et immensité, le chalut de son papy, c'était bien mieux que tous les bateaux qu'il avait pu voir dans les films. C'était le chalutier de son grand-père, l'*Yvonne* et c'était un endroit sacré.

Bastien s'en souvient encore.

Il a oublié l'époque exacte où le chalutier a disparu, des histoires de marché et de quota à ne pas dépasser, des histoires qui n'intéressaient que les pêcheurs, dont on parlait seulement aux actualités régionales, pas aux actualités qui font le «20 Heures». Et pourtant, toute la vie de son grand-père avait changé après la perte du bateau.

Mais déjà le vieux marin l'a repéré dans la foule qui se hâte, compacte, vers la sortie, et il s'approche à grands pas.

– Donne-moi ça, mon petit. Ah, ta mère t'a encore chargé comme un âne, à croire qu'il n'y a pas ce qu'il faut à la maison!... Dans le baluchon, on n'a pas besoin de superflu, hein, mous-saillon?

Bastien reconnaît bien là le rituel de son arrivée.

– Laisse, papy, j'peux l'porter...

– Il ferait beau voir, tiens, que je te laisse t'esquinter la colonne à porter un truc pareil, à l'âge que tu as, avec tout le dos qui se forme!

– Et se déforme!

Ils se mettent à rire.

– Toujours le même, hein, t'en rates pas une?

Bastien sourit, l'air de celui qui n'y peut rien.

– Un don de la nature, papy, tu sais bien.

Son grand-père a garé la 403 à la place réservée aux invalides.

– À mon âge, c'est tout comme, même si ça se voit pas!

La 403 beige, briquée, luisante, ne sort du garage que pour les grandes occasions. L'arrivée du petit-fils en est une.

– Allez, grimpe!

Bastien s'installe devant, conscient des regards que provoque la voiture qui, au fil des ans, devient une véritable pièce de collection.

– Hé on m'en a encore proposé un prix! J'te dis pas, tu m'croirais pas...

– Allez, papy, combien?

Le vieil homme le regarde, plisse les yeux. D'un coup sur son visage, Bastien vient de voir l'empreinte de celui de sa mère, le sourire, l'air moqueur.

– Eh bien plus que ça encore, moussaillon!

Bastien rit. Il n'en faut pas plus que le ton de cette voix, ce sourire, pour qu'il se sente vraiment arrivé, et c'est bon. Il est chez lui une deuxième fois, d'une façon toute différente, mais c'est chez lui.

La voiture roule impeccablement.

– Quel âge elle a, déjà, la voiture, grand-père?

– Oh là là!... je préfère plus savoir. Ta mère avait... douze ans, je crois bien. Tu vois!... Ah oui plus jeune que toi aujourd'hui!

Impossible d'imaginer sa mère à douze ans! Pourtant, les photos ne manquent pas. Mais il a toujours l'impression que ce n'est pas vraiment elle, la frange trop longue qui cache le regard, les cheveux qui mangent le visage. Elle n'aimait pas qu'on la prenne en photo, c'est clair et elle ne faisait aucun effort.

– Sacrée petite bonne femme, ta mère, à cet âge-là! Elle s'était mis en tête de la conduire, la 403, et sans que mon Yvonne le sache, tu penses, alors je l'emmenais parfois vers Dompierre, du côté du petit bois, pour qu'elle puisse essayer...

Bastien sait déjà tout ça par cœur. Mais il n'a pas envie de dire au vieil homme qu'il lui a déjà raconté cent fois l'épisode où sa mère

a mis la voiture dans le fossé, et le retour, et le mensonge du gros camion fou qu'ils avaient inventé pour ne pas trahir leur secret ni affoler la grand-mère.

Ça fait partie de l'arrivée aussi, la voix de son grand-père qui lui raconte les éternelles mêmes histoires. Que se passe-t-il de nouveau dans sa vie depuis que Mamyvonne est morte ?

Ils passent devant le port et là, silence, son grand-père le laisse admirer les deux tours dans la lumière transparente, gris bleuté, de la fin de matinée. Les deux tours. Ses deux gardiennes d'été. Toujours aussi massives, pierres dressées, les pieds dans l'eau, la tête au ciel. Quand Bastien revoit les tours, il se sent protégé de tout.

Au fond de lui, il les salue. Salut à la tour de la Chaîne. Salut à la tour Saint-Nicolas. C'est Saint-Nicolas sa préférée, peut-être parce qu'elle penche un peu, si massive et fragile quand même.

La voiture a continué sa route parmi les petites rues, elle a dépassé les parcs, remonté l'avenue du Mail bordée de villas anciennes magnifiques mais toujours un peu sombres, impressionnantes. De l'autre côté du Mail, la mer, l'ouverture du port sur l'océan. Bastien voit les vagues par les creux entre les arbres qui longent l'avenue. C'est beau. Il a le cœur léger.

Bientôt, ils entrent dans la petite rue où se niche la maison. De la rue, on ne la voit pas. Juste le portail et une allée étroite, rétrécie par la haie de chaque côté. Bastien attend que son grand-père grommelle comme d'habitude qu'il faudrait bien la tailler, cette haie, bien sûr...

Mais c'est une toute autre phrase qui le surprend :

– Tiens, j'ai oublié de te dire, on a des voisins cette année !

– Ah bon ? Ils sont pas partis dans les Pyrénées, les Level ?

– Si, si... mais ils ont loué ! Une idée à leurs enfants, ça, et parce que la maison coûte cher... ils ont loué !

– Et ils sont sympas les locataires ?

– J'veux pas le savoir ! Qu'ils ne me dérangent pas et ce sera déjà très bien ! Tu sais ce que c'est, ces gens qui viennent pour l'été et qui croient que la ville entière leur appartient !... parce qu'ils paient !

– Ah ? Alors ils sont pas sympas, d'accord...

– J'en sais rien. Je ne les ai pas vus. Trois jours qu'ils sont arrivés et je ne les ai pas croisés seulement une fois. Des fantômes !

Sans doute encore de ceux qui partent griller à la plage de bon matin et qui rentrent soigner leurs coups de soleil devant la télé le soir... Rien de bien intéressant, quoi!

Il n'y a pas plus doux que papy Grégoire mais, sa bête noire, c'est les vacanciers. Pas moyen de lui faire entendre que lui aussi, Bastien, après tout, c'est un vacancier.

– Toi, c'est pas pareil!

Avec cette réponse, plus moyen de discuter. Bastien ne tente même pas de le faire, d'ailleurs.

– Bon, on va sortir le sac et installer le moussaillon.

Il adore ce moment où il va retrouver l'odeur de la vieille maison, les meubles, bien cirés, toujours à leur place, et sa petite chambre rien qu'à lui, sous le toit, d'où il peut inspecter tout le voisinage.

– Je te laisse te retrouver. Je vais mettre la table. Tu vas te régaler, mon garçon!

Et il serre fort dans un seul de ses bras son petit-fils, en lui embrassant les cheveux.

– Allez, file!

Là-haut, Bastien commence par se laisser tomber de tout son poids sur le petit lit. Il craque et il adore ça. «Un peu plus que l'an dernier», se dit-il. Puis il va à la fenêtre: son hublot, son périscope, ça dépend des jours. Et il reconnaît avec délice tout le paysage des toits et des jardins environnants, et puis, au loin, en poussant bien le cou, la mer qui brille.

Quand Bastien redescend, du temps a passé. Il ne s'en est pas rendu compte, pris par son installation. Il aime tellement sa chambre de moussaillon.

Sur la table de la salle à manger, son grand-père a préparé un déjeuner somptueux. Les goûts de son petit-fils, il les connaît!

– Papy! Papy!

Mais Bastien a beau appeler, personne ne répond.

– C'est pas vrai! Il devient pas sourd, quand même!

Il finit par aller taper à la porte de la chambre. La chambre de Grégoire, c'est un lieu sacré. On n'y entre pas. Il y a conservé tous les souvenirs de «son» Yvonne, et tous ses souvenirs de marin. Il n'aime pas qu'on y pénètre.

Bastien tape. Rien.

Il file au jardin. Personne. Il n'a pas envie de rater son arrivée au jardin. C'est un lieu qu'il aime trop. Revenir au jardin, ce n'est pas courir en appelant «Grand-père! Grand-père!»... Il commence à être agacé et vaguement inquiet.

Il ne reste plus que la chambre, à nouveau.

Cette fois, il tape rapidement à la porte et c'est un bruit à l'intérieur qui lui fait tourner la poignée, puis entrer.

Affalé dans son fauteuil rouge, Grégoire dort. Mais ce n'est pas un sommeil de nuit, un sommeil paisible. C'est un sommeil pesant, comme accablé. On dirait que sa tête est trop lourde et qu'il s'en est débarrassé en la rejetant en arrière sur le dossier. Sa respiration est entrecoupée de ronflements brusques. Son visage ne lui ressemble pas.

– Papy... papy...

Bastien appelle doucement, n'ose pas secouer le bras qui pend hors du fauteuil.

– Papy!

– Hein? Quoi?... Ah! mon petit, c'est toi... oui oui, j'arrive...

Le vieil homme s'est levé mais Bastien a l'impression qu'il perd l'équilibre. Il lui attrape le bras aussitôt, le soutient.

– Ça va pas, papy?

– Comment «ça va pas?»... ça va très bien, très bien, voyons!

C'est à nouveau le ton assuré qu'il connaît bien, mais la force de la voix a du mal à entraîner les jambes.

– Allons, allons, je n'ai besoin de personne pour marcher, moussaillon!

Ils se dirigent tous deux vers la salle à manger. Grégoire s'assied rapidement au bout de la table, sur la chaise de bois cannée.

– Apporte-nous donc à boire, mon petit, j'ai oublié...

Bastien file à la cuisine.

Sur la table recouverte de la toile cirée à carreaux bleus et blancs, la bouteille de vin blanc est plus qu'entamée: elle est vide, aux trois quarts, le verre de Grégoire à côté.

Bastien attrape rageusement une bouteille de cidre au frigo. Il sent une colère sourde lui mordre le ventre.

– On mange au pétillant, papy, c'est ce que je préfère.

Les yeux du vieil homme effleurent l'adolescent.

– C'est comme tu voudras...

Quand Bastien retourne à la cuisine chercher la mayonnaise pour les bulots, il vide d'un coup le reste de la bouteille de vin blanc dans l'évier.

À la salle à manger, peu à peu, Grégoire a retrouvé toute son énergie pour savourer le premier repas de la saison en compagnie de son petit-fils. Mais Bastien a du mal à casser la rage qui le raidit. Il s'efforce de rire et de raconter ses bêtises au collègue, comme d'habitude, pour amuser son grand-père qui renchérit avec des histoires du passé, mais le cœur n'y est pas.

Quand arrive la fin du repas, il se lève pour débarrasser.

– Laisse, grand-père, j'peux le faire. Va te reposer si tu veux...

– Oh j'ai juste besoin de fumer une bonne pipe, c'est tout...

Le soupir de son grand-père lui entre dans le cœur comme un vent triste. Bastien s'approche.

– Je prépare un petit café?

Les yeux du vieil homme lui sourient.

– Ah ça! J'dis jamais non, tu sais bien!

Bastien a besoin de s'occuper les mains, de faire des choses précises: chercher la boîte à café, l'ouvrir, respirer l'odeur forte et amère, doser dans la cafetière. Ça lui fait du bien. Par les gestes, le calme revient, doucement.

Quand il regagne la salle à manger, son grand-père a le regard tourné vers le jardin.

– Je viens de les voir, les nouveaux voisins, ils sont passés au bout de l'allée. Il y a une gamine avec eux.

Bastien jette un coup d'œil. Il n'a que le temps d'apercevoir une chevelure longue, brune, de dos.

– Pense à appeler ta mère, hein? Sinon, elle va nous faire un drame! Ils retrouvent leur complicité «d'homme à homme».

– Oh! J'risque pas. Si j'oublie, c'est elle qui appellera, c'est sûr!

– Allez, on prend le café, tu l'appelles après.

– D'accord.

Et il s'installe sur le canapé de velours brun.

– Tes cheveux, ils arrivent bien maintenant, sur le repose-tête de ta grand-mère...

Ces carrés de coton blancs, crochetés par sa grand-mère, restaient bien au-dessus de sa tête, oui, à l'époque où elle les avait confectionnés. C'est vrai que maintenant, il s'y appuie.

– Ah! Elle aurait été bien fière de toi, ça oui!

Bastien ne répond rien. Il ferme un moment les yeux. Comment son grand-père vit-il quand il est tout seul ici? Bastien se rend compte à ce moment que l'odeur forte et miellée de la cire est absente. Elle lui manque, sur les meubles, dans la maison. Avant qu'il ait le temps de proposer de s'en occuper Grégoire lance:

– Dis donc, fiston, il va falloir qu'on aille au garage voir où en est ton vélo. Cette année, je n'ai pas eu le temps de le graisser. On fera ça ensemble, hein?

– Oui, papy.

C'est à ce moment que le téléphone sonne. Ils se jettent un coup d'œil. C'est Grégoire qui va décrocher.

– Mais oui, il est bien arrivé, ton fils! Tu penses! Si je ne l'avais pas trouvé à la gare, toute la planète aurait été au courant, bien

sûr!... Ça va ma petite fille? Profites-en un peu, amuse-toi... Puisque tu es à Paris, ne me dis pas que ce sont les occasions de sortie qui manquent... Mais bien sûr que je comprends. Allez, je te passe le petit.

Bastien peut reconstituer au mot près les paroles de sa mère qu'il n'a pas entendues.

– M'man? J'allais t'appeler... Si, si, je t'assure, on avait dit avec papy, juste après le café... Bien sûr je suis content... Papy, il est en pleine forme!... T'embête pas, m'man, hein? Tu sors ce soir? Eh ben c'est super!... Non, je te promets, j'oublierai pas. Salut, j't'embrasse fort, à bientôt!

– Ah! tu es vraiment tout pour elle, ça, on peut le dire!

Bastien soupire :

– Oui, mais des fois, tout, c'est trop!

## 6

Le premier jour, Bastien n'aime pas aller à la mer. Il en a envie mais il attend toujours le lendemain de son arrivée. Le premier jour, il le réserve aux retrouvailles, avec les gens, avec les choses. Il a besoin de ce temps.

Son grand-père et lui sont allés au garage vérifier l'état du vélo. Pendu à son clou, il a l'air blessé avec ses points de rouille, la poussière. Bastien repense au gibier que le boucher, près de chez eux, à Paris, accroche en devanture quand arrive l'automne.

– Bon ! J'vais m'en occuper tout de suite, comme ça, demain, je pourrai commencer à aller faire un tour. J'astique aussi le tien, papy !

– Oh pas la peine, mon petit ! Tu sais, le mien, je crois que je vais le vendre ou le donner. J'en ai pas fait une seule fois cette année...

– Oui mais avec moi, t'en auras envie, tu vas voir !

– L'envie ne suffit pas, mon garçon, il faut encore pouvoir...

Et Grégoire a quitté le garage.

– Je vais voir si Simone est là, elle sera contente de te voir.

Simone, c'est sa voisine d'en face, une petite femme toute ridée et guillerette. Bastien l'a toujours connue très vieille. Et pourtant, quand il pense à elle, c'est son rire qui lui vient en mémoire en premier, un rire clair de petite fille. Jamais elle ne s'est mariée mais ses neveux et nièces se bousculent pour venir la voir dès les vacances. Sa maison est toujours pleine.

En décrochant son vélo, Bastien reste songeur. Ça ne ressemble pas à son grand-père de laisser la rouille abîmer les choses. La rouille, il l'a toujours entendu dire, c'est l'ennemie du marin. Et voilà qu'il lui offre leurs vélos à piqueter, à ronger.

– Attends, toi, la rouille, tu vas voir! J’vais te jeter de là, moi!  
Et Bastien se met au travail rageusement. C’est la voix de Simone qui le tire de sa besogne :

– Alors il est arrivé, le petiot! Eh ben c’est pas trop tôt! Les vacanciers, ils sont déjà presque noirs avec leur plage et leur bronzage! Tu vas faire le «cachet d’aspirine», toi!

– Mais c’est plus à la mode, maintenant, de bronzer trop. Faut protéger sa peau, tatie Simone!

Bastien s’est relevé et il embrasse en riant celle qu’il appelle tatie Simone, comme tous ici. Elle sent une odeur qui lui rappelle les gâteaux, la cannelle... Elle sent bon.

– Je t’ai préparé un petit cake comme tu l’aimes pour ton arrivée, venez à la maison tout à l’heure, tous les deux, je fais le goûter.

L’idée du goûter chez tatie Simone redonne à Bastien la joie qui doucement le quittait depuis le déjeuner. Il regarde son grand-père. Grégoire a son visage sûr de vieux marin. Tout va bien.

– Eh bien, tu as déjà fait du bon travail, moussaillon. Je vais t’aider, tiens, allez, on va descendre le mien aussi.

Bastien n’en demande pas plus pour décrocher d’un coup sec la bicyclette de son grand-père, un magnifique vélo vert foncé, costaud et rapide à la fois. C’est en astiquant leurs machines que Bastien entend les mots qui lui vont droit au cœur :

– Ah! Ça fait du bien que tu sois là, mon garçon. Ça fait revivre la maison. Je vais t’emmener du côté des anciens bassins à flots demain, tiens, on va se remettre en jambes tout doucement, hein?

Le sourire de Bastien est rayonnant.

– Ah ça, papy, quand tu veux!

Les vacances redeviennent les vacances. Devant le cake de Simone et son chocolat chaud parfumé à l’écorce d’orange, tout va bien à nouveau. Bastien oublie les mauvais moments de la journée.

– Et puis tu vas avoir une petite copine, cette année, avec les nouveaux voisins! s’exclame, moqueuse, Simone.

– Oh! les gens qui viennent l’été, il y a rien à en attendre, tu sais bien! réplique aussitôt Grégoire.

Et les voilà partis dans leur plus vieux sujet de discussion. Leur ville ne leur appartient plus dès que les vacanciers arrivent.

– C’est tout juste si on nous laisse la place sur les trottoirs, affirme Simone de sa petite voix claire.

– Sans compter les saletés qu’ils abandonnent. La mer, ils ne la respectent pas, c’est tout, renchérit Grégoire.

– Attendez, attendez! On va pas repartir là-dessus! Tous les ans, vous le dites et tous les ans vous trouvez au moins une ou deux personnes avec qui vous vous entendez bien. Faut pas exagérer! Les vacanciers, c’est pas tous des monstres, quoi!

– Grégoire, ton Bastien, il prend de sa mère de plus en plus! Comme elle, il devient... Remarque, je ne trouve pas que ce soit mauvais parce que ta Louïsette, c’est une forte fille, finalement, et dans ce monde de maintenant, il vaut mieux, hein?

Bastien s’est tu. Il a horreur qu’on le compare. Que ce soit à son père, le brillant professeur d’histoire, ou à sa mère, la têtue, la fantasque. Il est lui, bon sang, et ça devrait suffire.

– Ah là là, le voilà avec sa tête des mauvais jours, tu vois, Simone, les vieux comme nous, on sait pas comment les prendre.

– Si, si, moi je sais. Tiens, Bastien, ressers-toi du cake. Il ne peut pas résister, tu vois bien!

Bastien vient de se recouper un gros morceau et il éclate de rire avec eux. Ces deux-là, ils forment une sacrée paire.

– Alors, je vais te dire, continue Simone en souriant, la petite nouvelle voisine, je ne crois pas que ce sont ses parents parce qu’elle leur dit monsieur et madame, je l’ai entendue. C’est même pas la famille, alors, je ne sais pas... Voilà. Mais tu auras forcément l’occasion de discuter avec elle...

– Tu m’envoies faire l’espion, tatie Simone?

– Oh! L’espion, l’espion, tout de suite les grands mots... Tiens, regarde donc, les voilà qui reviennent.

Bastien a un peu honte de jeter un coup d’œil, protégé par les rideaux de dentelle, mais la curiosité est la plus forte. Cette fois, il la voit de profil. Elle a le visage très fin, le nez plutôt long, très dessiné. Un visage fier, c’est ce qui vient à l’esprit. Ses cheveux, longs, sont encore mouillés par son dernier bain et elle les a attachés en queue-de-cheval.

– Oui, oui, grommelle son grand-père, enfin, tout ça, c’est pas nos affaires...

Quand il rentre chez eux, Bastien a hâte de se retrouver dans sa petite chambre, là-haut. Il a besoin d’être un peu seul pour faire le point. Dire que ce matin, il était encore à courir dans le métro.

Après le repas, il monte vite. Assis sur son lit, il commence une longue lettre à Yassine. Et puis il va à son hublot. La vue plonge dans le jardin de la maison voisine et il croit apercevoir la fille qui marche doucement dans l'ombre, mais comment en être sûr dans l'obscurité qui vient ?

Le lendemain, quand Bastien se réveille, le ciel est clair, magnifique. Il a cette couleur limpide, un peu grisée et bleue à la fois, qu'il ne retrouve qu'ici. C'est un ciel qui fait penser au linge propre. On se sent bien. Bastien a une pensée pour sa mère restée à Paris. Elle ne vient presque plus jamais en vacances à La Rochelle. Elle dit que ça ne lui vaut rien. Elle préfère partir moins longtemps mais plus loin, toujours plus loin. Il entend son grand-père qui tire les chaises au jardin.

De sa petite fenêtre, il le hèle :

– Salut papy!

– Hé! Salut mon garçon! Alors, bien dormi?

– Très bien. J'suis en pleine forme! J'arrive!

Pourtant, les rêves de la nuit ont été embrouillés. Il y avait la fille d'à côté qui partait dans la nuit mais c'était à Paris, dans sa rue et sa mère la cherchait. Et puis il y avait son grand-père qui arrivait aussi, en vélo, mais on aurait dit qu'il ne savait plus faire de vélo et Bastien avait peur qu'il tombe. Pour finir, il se retrouvait en mer sur le bateau de son grand-père mais cette fois Grégoire était jeune et lui, Bastien était heureux et fier d'être sur le bateau au grand large.

C'est avec cette image en tête qu'il rejoint son grand-père au jardin.

– Oh! C'est la belle vie, hein? On se lève à pas d'heure!

– J'adore les vacances rien que pour ça! Plus de réveil, c'est super!

– Eh bien moi, réveil ou pas, c'est toujours la même heure! Au petit matin, plus moyen de garder cette vieille carcasse au lit...

– Et qu'est-ce que tu fais alors, papy, le matin ? demande Bastien en beurrant une belle tartine grillée.

– Ce que je fais ? Ce que je fais. Eh bien pas grand-chose... Avant, je marchais jusqu'à la mer, pour la voir avant tout le monde, comme quand je partais à la marée pour pêcher... Maintenant, je reste à la maison, je bricole...

– Papy, pourquoi tu viens pas nous voir à Paris ?

– Oh là là ! Paris ! Alors là, mon petit, je te dis non tout de suite. Qu'est-ce que j'irais faire à Paris, moi ? C'est pas une ville pour un marin, Paris, non. Et puis je ne suis pas si sûr que ta mère en aurait envie, a-t-il ajouté très bas.

– Maman, elle t'adore ! a lancé Bastien sans même réfléchir.

– Oui mon petit gars, je sais qu'elle l'aime, son vieux père mais, tu vois, depuis quelques années, on a pris le vent, elle et moi, pas du même bord... des fois je me dis qu'on s'éloigne.

– Maman, elle s'éloigne pas de ceux qu'elle aime.

– C'est beau, mon garçon, ce que tu dis là, et c'est sans doute vrai. Mais j'ai l'impression que je l'agace.

Bastien éclate de rire.

– Mais c'est pareil avec tout le monde, papy, on a toujours l'impression qu'on l'agace... mais c'est pas grave.

– En attendant, moussaillon, bois ton café au lait, il va être froid.

– J'l'aime tiède, papy, ça fait rien.

Son grand-père s'est levé.

– J'ai sorti les vélos. On a fait du bon boulot hier, ils sont comme neufs. Allez, prends vite ta douche et en route, mon gars !

Quand Bastien a fini son petit déjeuner, il file à la cuisine rapporter son bol et le plateau lesté de beurre et de confiture. Dans l'évier, un verre. Sans réfléchir, il le porte à ses narines : c'est l'odeur fine et un peu aigre du vin blanc. Bastien attrape le verre et le lave, le lave à grande eau, il en éclabousse tout l'évier. Il s'en fout de l'eau qui goutte partout. Il voudrait casser le verre entre ses doigts.

Quand il sort de la cuisine, tout est sec. Il a passé l'éponge, il a essuyé le verre, son bol. Il les a rangés. Il a le front têtù.

C'est dans la cuisine qu'il s'est fait son serment, en essuyant tout jusqu'à la dernière goutte.

Tout au long du chemin, il s'est débrouillé pour que son grand-père soit devant lui. Tout en pédalant, il surveille l'équilibre du vieil homme et de la machine. C'est la première fois que Bastien a peur pour son grand-père. Bien sûr, il savait que Grégoire aimait bien boire un cognac après les bons repas. Il l'avait entendu dire bien des fois «Il faut qu'il soit fruité et sec à la fois, rare! très rare maintenant!». Mais à cette époque, personne ne s'en inquiétait. Et puis il y avait eu la mort de sa grand-mère, lui, il était petit mais il se souvient bien du chagrin et surtout du visage terni de sa mère. Ses parents, ils se disputaient déjà souvent et fort. La mort de la grand-mère avait marqué comme une trêve. C'est dans les bras de son père que sa mère pleurait. Après pourtant, ils s'étaient quand même séparés et son père avait «refait sa vie» – il avait horreur de cette expression –, à l'étranger, avec Laura, loin là-bas où lui, Bastien, ne s'est jamais senti chez lui.

Son grand-père, c'est depuis la mort de Mamyvonne qu'il va moins bien. C'est depuis ce temps que sa mère s'est mise à être mal à l'aise quand elle mange avec lui, irritée, inquiète de le voir boire un peu trop, et encore un peu trop.

Mais maintenant, Bastien se rend compte qu'il ne s'agit plus uniquement de repas bien arrosés. La bouteille de vin blanc le hante. Il est à l'avance dégouté de cette saveur pour longtemps.

Tout en roulant, Grégoire s'est mis à chanter de vieilles chansons de marin et Bastien s'est rapproché. Ils sont seuls sur la petite route pavée qui longe les bassins.

Ce qu'ils sont bien pourtant, tous les deux, là, à rouler tranquilles sous le ciel bien clair! La voix de Grégoire est belle et entraînante.

Bastien connaît les refrains de presque toutes les chansons et il les reprend avec lui. Son cœur se gonfle de quelque chose de bon, de vivant. C'est lié à la mer, au ciel, à l'odeur à la fois douce et âcre qui monte des bassins, au mouvement dansant des bateaux à l'attache. Son grand-père et lui, c'est le même sang qui coule dans leurs veines, Bastien éprouve en cet instant magique la force de ce lien-là. Ils sont semblables par le sang qui les fait vivants en ce moment même dans le vent léger qui adoucit toute chaleur. Ce lien-là, rien ne peut lui faire de mal. Bastien se met à chanter aussi et leurs deux voix se fondent et s'amplifient dans l'air. Il est heureux. Sur le visage de Grégoire, un sourire rayonnant répond à la lumière du jour.

Quand ils posent leurs bicyclettes, c'est vraiment à nouveau l'homme de mer que Bastien a devant lui. Il a le pas brusque et sûr. Bastien sent toute cette vigueur contenue dans les bras, dans le dos de son grand-père et il s'étire, heureux.

– Ça fait du bien, hein, mon petit?

– Ah ça oui! Ce matin, c'est magnifique!

– Viens, mon garçon, je veux te montrer quelque chose aujourd'hui.

Bastien suit son grand-père sans poser de questions. Il y a dans leur entente de ce matin quelque chose qui n'a pas besoin de mot, qu'il faut préserver.

Grégoire marche maintenant d'un pas lent et ferme. Bastien pense à ces défilés où soudain, dans le pas des soldats, résonne quelque chose de triste qui appartient à tout le monde, un malheur tranquille qu'on ne sait pas nommer et qui fait peser chaque pas sur la terre. C'est un pas qui contraste avec la légèreté de l'air, la transparence, un pas qui ne se marie avec rien et qui pourtant a sa place, là, ce matin-là.

Ils ont pénétré dans le ventre du bassin par un tunnel qui s'élargit jusqu'à une sorte d'immense caverne creusée sur l'eau.

Bastien a toujours été fasciné par cet endroit. Petit, il en avait un peu peur et n'aimait pas y venir. Il se le rappelle. Il tenait très fort le bras de son père. Il y avait le rire de sa mère que la voûte amplifiait, rendait irréel. Il ne se rappelle plus pourquoi sa mère riait. Un souvenir qu'il chasse rapidement. Son grand-père s'est avancé jusqu'au milieu de cet étrange lac caché du ciel, sur une

étroite passerelle. Bastien le suit. Arrivé au bout, Grégoire se retourne vers lui. Devant eux, il n'y a plus que l'eau qui paraît noire et des formes opaques comme des statues couchées sur le flanc dans un étrange sommeil.

Accoudé à la rambarde, Grégoire parle et sa voix qui chuchote presque, se répercute pourtant sous la voûte. Bastien sent un frisson qui lui contracte les épaules, électrise la nuque.

– Écoute bien mon petit, ça tient en peu de mots tout ça. Des mots. Parce qu'il n'y a plus rien d'autre, tu vois. Mon bateau, c'est ici qu'il a disparu. Ici. Ils l'ont coupé en deux, Bastien, le bateau de ton grand-père. En deux. Comme un poisson qu'on ouvre. Ils l'ont découpé, bien net. De la belle ouvrage. Moi, je regardais. C'était pour les quotas. Il en fallait plus, des comme nous, plus de pêche. D'accord. On peut comprendre. Mais les bateaux, pourquoi ils les ont coupés ? Tu peux me dire ? Personne peut savoir ce que ça fait, de voir son bateau, son bateau, tu entends, mon petit, coupé en deux, comme du bois pour l'hiver, comme une bûche, comme rien. C'est toutes mes années qu'ils ont coupées. Il fallait être sûr que les bateaux resserviraient pas, ils nous ont dit ! Est-ce que c'était vraiment la peine de faire ça ? J'ai pleuré, mon petit. Oui, j'ai pleuré quand ils l'ont traîné jusqu'ici, les deux grands bords. Des cachalots échoués, qui crèvent. Mon bateau, c'était même plus une épave digne. Plus rien. C'est ici qu'ils l'ont achevé. Voilà. Voilà comment on fait avec la vie des gens, mon petit, voilà... La voix de Grégoire murmure : Après, c'est ta grand-mère qui est partie, j'étais plus bon à rien. Elle, elle me supportait, elle savait ce que c'était, ta grand-mère, le bateau. Et puis il y a plus eu personne et quand je pleure maintenant, moi, je me supporte pas...

Les mots sont sortis tout seuls de la bouche de Bastien. Il n'avait rien préparé. Il ne savait pas lui-même qu'il dirait cela, si simplement, sous la voûte qui porte chaque parole plus loin dans l'air et dans le cœur :

– Papy, moi, je vais rester avec toi.

– Comment ça, rester avec moi ?

La voix de Grégoire semble venir de loin, comme revenir plutôt, d'un lointain.

– Je veux rester avec toi. Je rentrerai pas à Paris. Je reste.

– Mais c'est pas possible, mon petit, tu ne peux pas... Ta mère...

– Si, c’est possible. Moi, je veux. Je reste avec toi. Ici.

En prononçant les mots, Bastien se sent porté au-delà de lui-même, à un endroit qu’il ne connaissait pas encore, mais qui sonne juste.

Là-bas, au bassin à flots, Grégoire l'a serré fort dans ses bras, mais il lui a répété :

– C'est gentil, moussaillon, mais c'est pas possible, ce serait trop compliqué.

Bastien a répondu :

– Maman, elle m'a toujours dit que ce qu'on voulait vraiment, ça marche ! Eh ben moi, je veux vraiment !

Grégoire a souri, un beau sourire qui donne de la chaleur tout d'un coup à celui qui le regarde, un sourire de ciel.

– On verra à la maison, viens, en attendant, on va rouler, ça va nous faire du bien.

Ils sont repartis vers leurs bicyclettes, le bras du grand-père entourant l'épaule du petit-fils.

Et ils ont fait le grand tour par le port.

Tout le temps du trajet, Bastien a senti que son cœur cognait dans sa poitrine, un cœur qui, pour la première fois, se reconnaissait fort. Un cœur qui lui martelait qu'il avait le droit de choisir. Oui, il avait le droit parce qu'il le sentait, il le sentait complètement. Un cœur puissant.

Au retour, Grégoire a prononcé clairement, en raccrochant son vélo :

– Eh bien si tu veux rester, Bastien, tu restes.

Et le cœur de Bastien a eu un immense sursaut, comme s'il allait se déloger de sa poitrine. C'est donc possible ! Sa joie n'a pas trouvé de mot. Grégoire n'en a pas attendu. Il s'est calmement dirigé vers la maison. Bastien l'a suivi.

C'est en remontant l'allée que le visage de sa mère l'assaille brusquement. Comment lui faire ça? Elle ne va pas comprendre. Elle ne peut pas comprendre ce qui se passe à l'intérieur de lui en ce moment. C'est une histoire entre son grand-père et lui. Elle n'acceptera pas.

Bastien se sent sourdement en faute et il n'aime pas ça. Il a quand même le droit de choisir où il veut vivre, non!

– Tiens, la gamine est de retour toute seule, constate Grégoire.

Machinalement, Bastien lance un regard par-dessus la haie. Cette fois, il la voit bien. Elle est assise en tailleur dans le jardin voisin, sur un vieux fauteuil de rotin. Elle ne le voit pas, complètement absorbée par ce qu'elle écrit dans un petit cahier. Bastien a vraiment l'impression désagréable d'espionner mais il ne peut pas s'en empêcher et, cette fois, ce n'est pas un jeu. Il a ralenti le pas. Il continue à l'observer. Lentement, elle a levé la tête, comme si elle sentait son regard; on a l'impression qu'elle sort d'un rêve. Elle met sa main en visière au-dessus de ses yeux pour se protéger du soleil, plisse le nez. Elle l'a vu. Il ne s'est pas caché, n'a pas fait celui qui passait sans la voir. Il est resté bien planté en face d'elle et c'est elle qui lève la main la première et lance «Salut!» d'un petit air interrogateur.

Il a répondu à son salut mais s'est immédiatement remis en chemin vers la maison, il ne sait pas pourquoi et s'en veut. Il est nul. Elle devait attendre qu'il lui parle. Maintenant elle doit le prendre pour un timide, ce qu'il n'est pas, ou pire, enfin, un mec pas intéressant quoi... C'est bête. C'est fou ce qu'il se sent mal tout à coup.

Au salon, son grand-père s'est assis sur son fauteuil préféré, bien calé par les accoudoirs et les oreillettes de velours vert foncé. Il s'est allumé une pipe.

– Alors, mon gars, comment on procède?

Tout d'un coup, Bastien ne sait plus rien. Il était si heureux tout à l'heure. Heureux de se sentir juste avec lui-même, juste avec son grand-père. Heureux. Et voilà qu'il a suffi du visage de sa mère, de ce salut trop court avec la fille d'à côté, pour qu'il se sente brusquement désemparé.

C'est d'une voix mal assurée qu'il répond :

– Je ne sais pas...

– Écoute, mon gars, des décisions comme ça, c'est grave. On va laisser la nuit tirer sa grande marée par là-dessus, et puis on verra après. Cet après-midi, va à la plage, nage, fatigue-toi bien, laisse faire la mer, les vagues. Et demain, nous saurons ce que nous avons à faire.

La voix de son grand-père est belle et forte. C'est la voix du commandement apaisant. Elle lui fait du bien. Bastien n'a qu'une envie soudain : se retrouver seul, là-haut, dans sa chambre, sous le toit.

Grégoire le regarde monter d'un air pensif. Une fois dans sa tanière, Bastien s'installe au bureau de bois sombre près de la fenêtre. Est-ce la fille qui écrivait tout à l'heure ? Il a sorti sans même y penser un bloc et il se met, lui aussi, à écrire, écrire en tempête tout ce qui le tourmente. Il sait qu'il a raison de vouloir rester même si ça paraît fou. Mais comment ne pas faire de mal à celle qu'il aime tant ? Comment lui faire comprendre que sa place à lui est ici ? Pour combien de temps ? Le temps qu'il faudra pour que son grand-père redevienne celui qu'il a été, celui qui n'a jamais vacillé sur ses jambes de marin. C'est comme ça ! Il se l'est promis dans la cuisine, en lavant à grande eau le verre. Il s'est promis que son grand-père pouvait redevenir celui dont ni sa mère ni personne n'aurait plus jamais honte. Il ne savait pas ce matin que cela impliquerait que lui, Bastien, change de vie. Mais c'est comme ça. Maintenant il sait qu'il a raison même si c'est contre tous. Mais faire du mal à sa mère, il ne peut pas. Alors ?

Il s'est levé. Écrire l'a soulagé mais ça ne suffit pas. Il est allé à la fenêtre. Il a besoin d'air, de soleil, de lumière.

Quand il voit la fille d'à côté prête à partir, son panier rempli de ses affaires de plage accroché sous le guidon de son vélo, il ne retient pas son appel :

– Hé ! Tu vas à la plage ?

Elle a levé la tête, surprise.

– Oui.

– Je descends... Je t'accompagne.

Et sans attendre sa réponse, il dégringole l'escalier.

– Papy, j'vais à la plage !

Il attrape sa serviette, son maillot et il file reprendre son vélo.

Grégoire n'a que le temps de le voir courir dans l'allée. Il rentre, pensif. Est-ce qu'il a le droit d'accepter le cadeau fabuleux que ce garçon veut lui faire ?

## 10

Bastien se dit qu'il a de la chance: elle l'a attendu sans poser de questions.

Ils se retrouvent dans la petite rue tous les deux et il voit le rideau de tatie Simone se soulever, elle lui fait un signe de la main.

– Toujours à espionner, celle-là! lance la fille sourdement.

– Oh! elle espionne pas, elle se tient au courant, c'est tout. Elle est très gentille, en fait.

– Tu la connais?

– Ben oui. Tout le monde la connaît dans la rue. C'est tatie Simone.

– Je vois...

Elle a un ton qui ne lui plaît pas du tout brusquement. Pour qui elle se prend? Il a envie de lui demander, quand elle se met à pédaler à toute allure.

– Elle est folle!

Il a du mal à la rattraper. Elle roule avec rage. On sent qu'elle y met toute sa force.

– Oh! t'as décidé quoi, là?

Il vient juste de se remettre à sa hauteur.

– Rien. J'ai rien décidé. Moi je décide jamais rien. J'aime bien rouler vite. Ça te dérange?

– Je m'en fous! Mais pour se parler, c'est pas terrible.

– Ben, y a qu'à se taire!

– Oh dis, si t'avais pas envie que je t'accompagne à la plage, fallait le dire! C'est pas les chemins qui manquent et j'peux en prendre un autre, c'est pas compliqué!

Elle le regarde avec l'air d'un enfant qui vient de faire une bêtise :

– Excuse-moi. C'est pas ce que je voulais...

– OK, on en parle plus, c'est con...

– T'as raison, c'est con...

Ils continuent à pédaler tranquillement, en pente douce vers la plage.

– Y a pas trop de monde aujourd'hui, tant mieux !

– Tu sais, La Rochelle, l'été, c'est plein. Si tu voulais un coin tranquille, c'est pas ici qu'il fallait débarquer, lui lance Bastien en riant.

Ils sont descendus de leurs vélos. Elle répond tout bas, comme pour elle-même :

– Comme si on me demandait mon avis !

Bastien ne dit rien. Dans le ton de la fille, il y a une telle rage contenue qu'il préfère se taire.

Ils attachent leurs deux roues ensemble et de voir leurs vélos accotés l'un à l'autre, Bastien sent une espèce de fierté, quelque chose qu'il ne nomme pas. Elle a déjà descendu les marches qui mènent au sable. « Faut la suivre, celle-là ! se dit Bastien. Elle a l'air d'avoir un fichu caractère ! »

Sur le sable, Bastien se retrouve très bête.

– Merde ! J'ai pas pris l'temps d'enfiler mon maillot tout à l'heure.

Elle rigole doucement :

– Eh ben t'as plus qu'à aller te changer dans les toilettes du bar, là, ou faire un strip sur la plage... mais à mon avis, ici, ce serait mal vu !

– Merci pour l'humour ! Ceci dit, c'est la bonne idée, les toilettes, mais j'ai rien eu le temps d'emporter, j'ai rien, même pas de la monnaie !

– Attends !

Elle se penche sur son panier, fouille. Elle en sort un minuscule porte-monnaie rose glacé. On dirait un truc pour les poupées, pas un vrai. Et elle en sort une pièce.

– Tiens !

– Merci, j'te rendrai ça tout à l'heure, en rentrant.

– J't'ai pas parlé de me rendre quelque chose, pour une fois que c'est moi qui donne !

Et elle se retourne sur sa serviette.

Décidément, cette fille n'est pas facile à comprendre. Mais elle a quelque chose de familier pour Bastien, quelque chose qui fait qu'il ne se rebute pas.

Il choisit l'humour aussi :

– Gente dame, je vais changer d'atour.

Il ne sait pas si elle rit.

Tout l'après-midi, ils se baignent, regardent les gens autour d'eux. Bastien parvient peu à peu à oublier son immense souci. Le visage de sa mère est loin. Il parle de son grand-père, beaucoup, du bateau où il montait quand il était petit.

– Dis donc, ton grand-père, tu l'aimes, hein ?

– Ben, oui...

Il n'est pas très à l'aise avec le mot aimer, alors il ajoute, comme pour minimiser la charge du mot :

– C'est normal, non, d'aimer ses parents ?

– C'est pas obligé.

La réponse est tombée, nette, tranchante et Bastien sent, derrière la voix un peu grave, un monde où l'amour n'a pas sa place. Il se tait.

Au bout d'un moment, c'est elle qui reprend :

– Moi, mes parents, je sais pas si je les aime. Les grands-pères, les grands-mères, tout ça, j'connais pas ! Jamais vus ! Mon père... pas terrible... bosse pas... cherche plus... des fois à la maison, des fois pas ! Ma mère, elle fait tout à la maison, tout ! Elle trouve des p'tits boulots dehors en plus. Quand elle en trouve, c'est bien. Et puis moi et mon frère, on navigue.

Bastien ose :

– Comment ça, vous naviguez ?

Elle le regarde droit dans les yeux. Cette fille a des yeux terribles, à la fois forts et si tristes au fond, comme si la force venait de la tristesse. Il soutient son regard.

– Nous, on nous case dès qu'on peut ! À chaque vacances, faut qu'on prenne l'air. C'est une assistante sociale qui s'occupe de nous. Elle nous trouve des gens qui nous emmènent avec eux.

– Alors ici, t'es en vacances avec des gens ?

– Oui. Ils m'ont prise avec eux. Ça fait deux fois déjà. Je m'entends bien avec eux parce qu'ils me foutent la paix. Ils essaient pas trop de m'la jouer parents, tu vois ce que j'veux dire ?

Bastien se rappelle la petite phrase de tatie Simone «Elle leur dit monsieur et madame»...

– Et ton frère?

– Il fait un camp avec des petits de son âge, il préfère, il s’amuse bien. J’ai reçu une carte.

Elle a sorti la carte de son panier. Elle la relit en silence. Si l’amour s’est niché quelque part, c’est entre les lignes écrites de la colo par le petit frère, ça se voit. Les grands yeux sont pleins de douceur quand elle relève la tête.

Bastien a envie de la prendre dans ses bras. Il sent bien qu’elle est triste mais il n’ose pas. Si ça gâchait tout? Cette fille est d’une fierté redoutable, pire que Yassine! Mais c’est à lui, son copain, qu’elle lui fait penser, à lui, qui dit que chez lui «on l’calcule pas!».

Elle s’est levée. Et la voilà encore partie de son air décidé. Elle va à la mer. Et elle nage. Elle nage loin. Bastien est bon nageur. Il la suit mais il est étonné de sa résistance. Elle nage comme elle a pédalé tout à l’heure sur la route, avec cette rage sourde qui lui raidit les membres. «Elle va avoir du mal à revenir, se dit Bastien, elle n’a pas un bon rythme. Elle est en train de s’épuiser.» Et c’est très exactement ce qu’elle fait. Elle s’épuise. Elle s’épuise. Elle cherche à se débarrasser de quelque chose qui est tout au fond d’elle. Et à nager derrière elle, Bastien sent aussi qu’il lâche toutes ses questions. Finalement, tout ce qu’il veut, c’est aimer. Aimer son grand-père, aimer sa mère, aimer cette fille qui nage comme une folle.

Et tant pis! Il nage comme un fou pour la rattraper.

– On pourrait rentrer par la jetée, je connais...

Elle a du mal à reprendre sa respiration. Elle a trop forcé.

– On fait la planche? Allez, on l’a bien mérité!

Il essaie de trouver un moyen pour qu’elle se repose. Il voit bien qu’elle n’accepterait pas qu’on l’aide. Elle s’est retournée d’un coup et se laisse flotter, retrouvant doucement l’air qui lui manque. Il se laisse flotter près d’elle. C’est un moment extraordinaire. Au-dessus d’eux, il y a le ciel, clair. Ils sont tenus par l’eau. Ils peuvent à nouveau être juste des enfants qu’on porte dans des bras forts et qui ne se posent aucune question.

– Tu sais Bastien...

Il l'entend à la fois de très loin et de si près qu'il a l'impression que sa voix résonne à l'intérieur de lui.

– Oui...

– J'en ai marre d'être pauvre.

Et elle continue juste pour elle, lui et le soleil qui les enveloppe :

– Même mon maillot, il est pas à moi. C'est que du donné, du prêté, ce que je porte. J'ai rien à moi.

Elle rit doucement.

– Sauf mon porte-monnaie, c'est Vincent, mon petit frère qui me l'a donné pour Noël. C'est la seule chose vraiment à moi.

Bastien demande doucement :

– Comment tu t'appelles ? Tu m'as même pas dit ton nom.

– C'est vrai, c'est bête ça, je t'ai même pas dit, je m'appelle Anne.

Quand elle a dit son nom, sa voix est devenue timide, encore un peu plus grave.

– Ben ça, c'est à toi. Anne. C'est à toi. C'est ton nom. Avec Anne, tu peux tout le reste. C'est mon copain Yassine qui me l'a appris. Notre nom, il est notre force. C'est ce que nos parents nous ont donné en premier.

Elle se tait. Il n'ajoute rien.

Anne a fermé les yeux.

Combien de temps sont-ils restés ainsi ? À un moment, leurs mains se sont-elles effleurées ?

Quand ils décident de revenir sur la plage, ils nagent doucement, au même rythme.